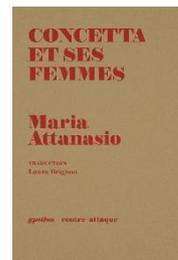


ATTANASIO Maria, *Concetta et ses femmes* (2021, Ypsilon, 128 p, trad. Laura Brignon titre it. *Concetta e le sue donne*, 1999, Sellerio)



Prix Rocalmare Leonardo Sciascia en 1999, ce récit truculent et dramatique vient de nous parvenir vingt ans après sa sortie. Son auteure, historienne, philosophe et avant tout poète - elle y tient ! - fut et reste l'amie et camarade communiste de Concetta La Ferla. Dans les années 1970, jeune militante, elle a partagé sa lutte pour fonder dans une section féminine dans la section du PCI de Caltagirone, une ville du centre de la Sicile où elles sont nées toutes les deux et où elles vivent toujours aujourd'hui.

En 1993 Concetta fait appel à Maria, perdue de vue depuis 20 ans après une échauffourée trop violente à coups de chaises dans la section. À 63 ans Concetta sort d'une dépression et a peur que cette histoire ne meure avec elle. Maria sa cadette, en bonne historienne, va fouiller les archives et découvrir qu'il ne reste rien de ces années-là. *Horror vacui*, dit-elle. Elle décide donc d'enregistrer le récit de Concetta et de « rendre hommage à la figure désuète du militant communiste en voie de disparition dans un Occident amnésique, à travers cette meneuse de peuple proto-féministe ».

Tout aurait pu opposer les deux amies : Concetta, digne fille d'un militant communiste *incarné* (sic), femme d'action intraitable, d'un milieu populaire ; Maria, une intellectuelle, professeur de philosophie et d'histoire, élevée dans la terreur du communisme dans un milieu petit-bourgeois. Deux fortes personnalités ! L'intellectuelle, comme à ses 25 ans, va aider une fois de plus par sa plume celle qui déclare pourtant : « *Les mots n'ont jamais donné à manger à personne même pas aux intellectuels eux-mêmes...* ». À partir de ces trois bandes enregistrées elle va reprendre cette histoire, en gardant toute la saveur et la verdeur de la langue de Concetta : colorée, chaotique, inventive, avec une syntaxe très personnelle, bien rendue par la traductrice.

Maria va raconter le combat de cette *féministe instinctive* pour faire sortir les femmes des bas quartiers de Caltagirone de leur cuisine, de leur timidité inculquée, jusqu'à entraîner leurs hommes d'abord défiants puis solidaires pour obtenir le nécessaire : par exemple l'accès continu à l'eau, détournée illégalement pour des loisirs des beaux quartiers, jusqu'à déshabiller (avec pudeur !) un élu dans son bureau pour le faire céder.

Elle décrit sa lutte pour fonder cette section féminine contre « *certaines camarades caïns et bureaucratique, fesses molles et pantins de salon...* », mais ceux-ci finiront par l'emporter au bout de deux ans, soutenus pourtant par le bureau fédéral et par les féministes romaines.

Maria évoque aussi cette vie de femme pauvre et ses maternités dramatiques : en six ans, quatre grossesses, trois enfants morts pendant l'accouchement, une autre morte peu après. Deux seuls fils survivants, chômeurs aujourd'hui. Toujours fidèle à « *la foudre de l'amour sans perplexités sexuelles* » pour son Sforzo, grand militant lui aussi mais maintenant malade, poumons usés de fumeur asthmatique.

Mais l'emporte dans ce beau portrait la fougue de celle qui à 15 ans lors de son premier meeting embrasa la salle, élevée par son père comme un garçon, que « *personne n'a jamais pu monter* » sauf le chagrin. N'hésitez pas à entrer dans ce court récit, plein de vie et d'amour, par ce témoin passionné qu'est Maria Attanasio, cet écrivain qui réanime les archives et s'adonne à la poésie.

Nicole ZUCCA
novembre 2022